

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 61 (1923)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Entre nous voisine : [suite]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-217746>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS  
Société Anonyme Suisse de Publicité

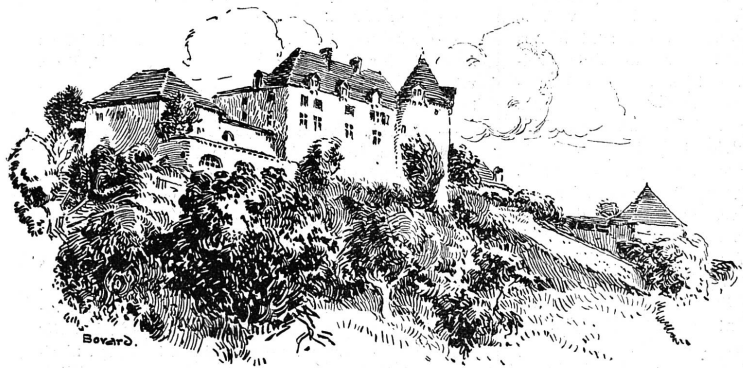
LAUSANNE et dans ses agences

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LES  
CHATEAUX  
ROMANDS

CHATEAU  
DE  
GRUYÈRE

La tradition de la Gruyère est incarnée dans les comtes. La légende leur a donné une origine merveilleuse. Elle les a fait descendre de Gréorius, chef de la sixième Légion Vandale, au temps de Gondiac, roi des Burgondes... Elle précise : c'est en 436 après la naissance du Sauveur que le Vandale aurait bâti le château. Elle embellit : en pénétrant dans l'Intyamou, à la vèpre, Gréorius aperçoit, volant vers le ciel rouge, une grue blanche, oiseau d'heureux présage ; de là, toujours selon la légende, le bel écu de Gruyère et sa devise : *Transvolat nubila virtus*, ce qui signifie que la vertu, le courage, vole sans crainte au milieu des tempêtes, vole tout droit par dessus les nuées.

Gruyère est sur la colline, entre les montagnes ; on y entre par une porte toujours ouverte, au-dessus de laquelle s'effacent, presque rouge et blanche, les armoiries des comtes.

La rue monte et l'on est devant le château. Il est un peu comme la ville, rustique et fort, avec ses tours, avec ses cours où poussent des légumes et son chemin de ronde et ses meurtrières, il commande la vallée ; il protège les villages. Grâce à sa position, ses tours, ses remparts, ses fossés, ses ponts-levis, le château pouvait défier toutes les attaques ; il est entouré de murailles épaisses, de nombreuses tours et tourelles, une grande cour intérieure est également garnie de murs, de meurtrières et de galeries couvertes. Dans une vieille tour ronde, dont les murs ont 5 m. 40 d'épaisseur, on voit une cheminée sur l'âtre de laquelle on pouvait rôti un bœuf tout entier. En 1848, le château fut acheté et restauré par le peintre D. Bovy, élève d'Ingres, c'est à lui que l'on doit ces belles peintures de la salle des chevaliers représentant les épisodes les plus émouvants de l'histoire de Gruyère.

Bovy mourut en 1862 et le château appartient actuellement à M. Balland.

Ceux qui l'habitent, le possèdent, et qui, autrefois l'ont sauvé — car on le voulait démolir pour vendre le bois de la charpente — l'ont embelli ; ils y ont rassemblé des souvenirs. Comme ils sont accueillants, ils montrent volontiers, quand on le leur demande poliment, la chambre de la belle Luce, où pendent aux murailles, des drapeaux gruyériens dont le drap usé laisse voir sa trame. Ils vous ouvrent la chambre du seigneur où il y a des tapisseries, des dressoirs et sur une poutre, cette devise : « *Stare ac sperare* ». Ils vous condui-

sent dans la salle des chevaliers où des peintures claires racontent la geste et légende des comtes. Puis ils vous reçoivent dans le salon où Corot a peint en des médaillons des arbres qui tremblent, au bord des eaux, sur un ciel de brume...

Michel, le dernier comte de Gruyère que nous avons vu, sa ruine consommée, quitter son ancien manoir de Gruyère et venir se réfugier au château d'Oron, son dernier séjour dans sa patrie, dut abandonner son comté et ses biens à ses créanciers, les villes de Berne et Fribourg. Au lieu de lutter contre la décadence de sa maison, il acheva et précipita sa ruine.

Et cependant, toute la poésie, à la fois chevaleresque et pastorale d'une race montagnarde et belliqueuse l'enveloppe et le transfigure. C'est que les gruyériens reconnaissent dans leurs comtes, leurs caractères à eux, leurs vertus et leurs défauts. Les gruyériens partageront l'ardeur guerrière de leurs seigneurs dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Jamais la grue ne recula ; elle fut toujours fidèle à sa devise.

Quand, à l'époque des Croisades, l'Europe s'ébranla et se jeta sur l'Asie, les gruyériens et leurs comtes répondirent avec ardeur au fameux cri « Dieu le veut ». Ils descendirent dans la vallée, aux cris répétés de : « Pars Gruyère, en avant la grue. Reviendra qui pourra ! »

(D'après *Cités et pays suisses*, de G. de Reynold.)

Mme David Perret.



DU TEIM DI CRAIZU

(Patois d'Aigle.)

QUEIN brao 'omo l'étais qué cé pouro Davelon, avoué se pioités corbés et sa barba de bocan ! Né sé lavavé la potta que la demeindé, et lou pi le dzor avant l'abbai, ses tsaussés cheintaivon le fémé, mâ cein ne lâi gravâve pâ d'ître on tôt bon bougro. L'allavé à maître de droite et de gautze, pô feindre le boû, seyî, traîré le tûflés, mâ lou dzein que l'avon z'u on iadzo n'étaivon pas pressâ de le redemeindâ, et

vouai vo dère porquî : L'avai cé tsancro de Davelon, de bouî quemein dé mandze dé pantet, et cein que medzivé l'arai eingoumâ on caïon. Le derrai sù l'ovradzo, l'étais lou premi à la tabllia. Lou z'ouhe z'ovrai n'avaïvon pa pi tzavenâ de soelliâ sù la sepa que teindai se n'écoaïilé pou le traizième iadzo ! On quarteron de triflés boulaîtés et on demi-serré ne la fassaïvon pas pouaïé, et l'on m'a contâ qu'on dzo de bouen-an, l'avai agafâ n'a demi-dzambetta, tôt solet.

Ve n'ites pâ ebâhia se nion ne le voliâve, et se l'étais d'obledzi, pô pâ crevâ de fam, de s'adresî à la quemonna. Sa femala l'étais n'a grocha Allemande du Tsatélet, que l'avai accatema de veve de triflés frecacha, de lailiâ, avoué on verro de kratz po féré tot passâ. Mâ l'accutzivo toni lou z'an, assé réglâ qu'on relodze. Et lo pouro Davelon traciné vai la Municipalitâ pô demandâ on sécô. A la dozâna, le syndique a perdu pacheïne, et lâi a dé : « Quemein fédé-vo pô avai tein de dolein ? » Et mon Davelon l'a replèquio : « Que voliâ-vo, Monsu le syndique, l'ouïlhe est tchai, on va dremî de bonen-pouare, et pouai vô saidé bein quemein cein va ! »

E. R.

**Nous avisons les personnes qui ont reçu LE CONTEUR à l'essai depuis deux mois que nous prendrons l'abonnement en remboursement pour le 30 janvier.**



ENTRE NOUS VOISINE

« Vous dites que le bien est difficile à faire ? Mais non, c'est nous qui nous montrons difficiles sur la manière de le pratiquer. »

Eh là ! Voisine, où courez-vous si vite ? A une vente de charité ? Que le ciel vous accompagne, mais n'y fûtes-vous point déjà hier ?

Ah ! pardon, c'était, il m'en souvient, à un concert de bienfaisance ; encore une institution bien charitable et qui ne le cède en rien à ce thé-dansant, où vous irez demain, « tangoth », et tourner au nom de tous les nécessiteux du monde.

Que votre bonté, Voisine, est admirable ! Ainsi il ne lui suffit point d'ouvrir sa bourse dans l'ombre, de donner son temps et sa peine, elle dépasse, sans s'y arrêter, ces gestes trop simples et s'élance dans la mêlée pour affronter avec délices l'effervescence des Comités, des Commissions, la courbature des Buffets et tout ce que vous savez. Les bienfaits ne suffisent plus à occuper son activité dévorante, il lui faut le Bien tout entier, le Bien de tous les mondes, de tous les pays, de toutes les couleurs ! Que faire ce Bien-là, Voisine, doit être passionnant, et vous voici loin du « Petit manteau bleu ». La charité d'aujourd'hui porte robe dorée et danse au son des violons ; la Presse et la gen-

darmerie la protégé; c'est une charité infiniment plus importante et plus riche que celle d'autrefois, et pourtant... et pourtant, voisine, je me demande parfois si, pratiquant le bien avec tant d'éclat, nous ne lui enlevons pas un peu de sa valeur ? Si cet appareil dont nous revêtons nos bonnes intentions ne finit point par les travestir ? Avez-vous jamais calculé combien la recette serait plus fructueuse, et cela avec moins de peine, si chacun apportait simplement son obole à telle ou telle œuvre digne de son intérêt ? Avez-vous réfléchi à tout ce que vous-même, pourriez faire de bon et d'utile pendant tous les moments qui passent en vains discours durant l'organisation laborieuse de nos fêtes charitables ? Aider une mère de famille dans ses raccommodages, faire le ménage d'une malade, offrir une distraction à quelque solitaire, envoyer de discrètes provisions à qui manque de nécessaire... il n'est pas besoin pour cela de comité ni de bazar. Et vous le savez bien puisque vous-même, avant que m'apparaisse la mode du tam-tam et des marionnettes, faisiez volontiers ces humbles œuvres qui, tout compte fait, voisine, valent peut-être mieux que les autres !

L'Effeuilleuse.

Bonnes nouvelles. — Que fait votre frère le docteur ?

— Il dissèque et boit de même.

Le bon régent. — Je me souviens que quand je fréquentais l'école primaire de la petite ville dont j'ai gardé les gentils souvenirs que l'on connaît bien, M. G., régent de la classe des petits, ne manquait jamais, en commençant les leçons, de parcourir toute la classe de ses petits yeux gris, qu'il avait souvent mille peines à tenir ouverts, et de s'écrier : « Bon ! j'en vois de nouveau plusieurs qui ne sont pas là ! »



## LE VALLON DE L'ARNON

(Suite et fin.)

Si la chute du Fontanay n'était pas intermittente, elle serait connue comme les chutes de nos Alpes et surtout comme la belle cascade de Pissevache à laquelle elle ressemble par son ampleur, sa masse d'eau et sa force.

Grossi par le Fontanay, l'Arnon poursuit son cours. Il arrive à Vugelles, le petit village construit sur ses rives, au milieu d'une plaine agreste formée de terres d'alluvions. Le village est là, sous le grand ciel bleu où passent des nuages chassés par la bise. C'est dimanche. Devant les fenêtres fleuries de géraniums roses, des vieux sont assis sur les bancs de bois. Ils fument leur pipe, tout en se chauffant au bon soleil printanier. Dans la rue, des petites filles sautent à la corde tandis que sous le plafond bas de l'auberge, des paysans attablés s'échauffent parce que le prix du lait a baissé et parce que les pluies d'avril n'ont pas permis de rouler les blés et de semer les avoines.

Petit pays, dont les collines s'estompent et s'adouissent à l'horizon, dans la brume du soir. Pays rustique au charme singulier et subtil. Ce n'est plus le Jura sévère, mélancolique et monotone, le Jura aux âpres vallées closes devant le long hiver à cause de la neige qui s'y accumule et où l'on s'étonne de ne plus entendre, par les nuits glacées, les hurlements des loups. C'est un pays intermédiaire entre la montagne et la plaine. Il y a des bouquets de sapins sur les croupes voisines, mais toute la pente de la montagne est couverte de hêtres. Et dans la vallée, aux endroits bien abrités, on voit des cerisiers, des noyers et des tilleuls. Dans la bonne terre que l'Arnon a déposée en cet endroit retiré, il y a des carrés de seigle, de froment et de pommes de terre qui alternent avec les prairies où les pissenlits épanouissent

maintenant leurs fleurs jaunes pareilles à des petites épées réunies en faisceaux. Plus tard, il y aura, dans les plantages, des choux, des carottes et des haricots aux fleurs rouges ou blanches et, durant tout l'été, l'eau de la rivière répandra la fraîcheur et la fertilité dans toute la petite vallée.

Sur les places du village, il y a des fontaines abondantes qui remplissent les bassins d'une eau glacée et les maisons, gaies et proprettes, malgré leur aspect délabré, se serrent les unes près des autres comme si, de la montagne, leur venait une menace perpétuelle.

Maintenant la rivière longe la falaise; elle creuse son lit profondément dans la roche; elle glisse sur les galets et ses ondes passent précipitamment comme si elles avaient hâte d'arriver au but. Elle contourne la colline sur laquelle le village de Novalles dresse fièrement ses belles fermes et d'où l'on peut contempler ce petit vallon de l'Arnon, depuis les rochers de Covatannaz, là-bas vers le sud, jusqu'aux collines abruptes qui sont à nos pieds. Entre des murets aux pierres disjointes, voici les derniers vignobles. Petites vignes qui semblent périr de nostalgie, vous disparaissent, les unes après les autres, sous ce rude climat, pour faire place à des carrés de trèfle et de luzerne.

Plus loin, c'est un autre paysage qui apparaît. De nombreux villages émergent des prairies qui descendent en pente douce, jusqu'au lac de Neuchâtel. Et tandis que l'Arnon s'avance vers la plaine qui retentit jadis du fracas de la bataille et où l'on vit passer le Téméraire en fuite, les sombres tourelles du château de Grandson, émergent du jeune feuillage et dominent la petite ville glorieuse comme un émouvant rappel du passé.

Jean des Sapins.

## L'AMOUR AU TÉLÉPHONE

Drinn... drinn !...  
— Voilà !  
— On téléphone d'Yverdon. C'est vous, Fernand ?  
— Ah ! c'est vous Félicie. Comment allez-vous ?  
— Très bien, merci, et vous même ?  
— Bien aussi, je vous remercie. Quand j'entends votre voix aimée, ça va toujours bien.  
— Flatteur, va. Ah ! vous êtes bien toujours le même.  
— Comment, le même ? Mais j'espère bien : toujours le même amoureux de la plus gracieuse, de la plus aimable des fiancées.  
— Oh ! oh ! Fernand, comme vous y allez ! Fiancée... fiancée... je ne dis pas non, mais ce n'est pas encore fait.  
— Non, c'est vrai, seulement... Etes-vous là, Félicie ?... C'est vous ?... Alo !... Alo ! (Drinn...)  
— Voilà !  
— C'est vous, Félicie ?  
— Non, Monsieur, ce n'est pas Félicie, c'est la Centrale.

— Alors, Mademoiselle, on nous a coupé; c'est insupportable. Je téléphonais avec Yverdon.

— Veuillez attendre, Monsieur, je vais voir ce qu'il y a... Voilà Yverdon.

— A la bonne heure. C'est vous, Félicie ?

— Oui Fernand. On nous a coupé.

— Eh bien, oui, c'est agaçant. Où en étions-nous ?

— Aux fiançailles !

— Ah ! oui. Je vous disais justement que je suis d'une impatience. Vos parents, les miens, sont consentants, pourquoi tarder ? Félicie, je vous adore...

— Oui, Mademoiselle, comme la dernière saucisse que vous m'avez fournie. Nous l'avons goûtée; elle est excellente. Veuillez nous en envoyer douze boucles semblables, contre remboursement.

— Mais, Fernand... Fernand ! Etes-vous là ?...

— C'est moi, oui Madame, le frotteur. Je n'ai pu malheureusement aller chez vous hier; j'irai demain.

Drinn... drinn... drinn !...

— Voilà. Quel numéro ?

— Mais, Mademoiselle, ça ne peut plus aller. Je vais me plaindre à la Direction. Voilà deux fois qu'on nous coupe avec Yverdon. D'autres conversations se mêlent à la nôtre.

— Je vais rappeler Yverdon, Monsieur.

— S'il vous plaît, et veuillez veiller qu'on ne nous coupe plus. C'est très important; il y va de mon bonheur. Je paierai double taxe, s'il le faut.

— Voilà de nouveau Yverdon !

— Vous êtes là, ma chère Félicie ?

— Oui, oui, mais pas de chère Félicie, je vous prie. Que signifie cette mauvaise plaisanterie. Vous m'adorez comme une saucisse. Mais c'est insolent, c'est ignoble. Quand vous vous sentirez, Monsieur, en veine de paille plaisanterie, adressez-vous à quelqu'un d'autre et n'usez pas du téléphone.

— Mais, Félicie, que vous prend-il ? Ne comprenez-vous pas qu'il s'agit d'une simple transposition de conversation. C'est un charcutier que vous avez entendu; il recevait une commande de saucisses.

— Vous êtes sûr ?...

— Mais, sans doute, mon amour.

— Bien sûr ?...

— Absolument sûr. Oh ! voyez-vous, Félicie, ça ne peut plus aller, fiançons-nous au plus tôt. Vous verrez que ce téléphone nous jouera un mauvais tour.

— Ma foi, j'avoue que je ne suis pas encore remise de ma juste colère de tout à l'heure.

— Cependant, ma Félicité adorée, calmez-vous, puisqu'il ne s'agit que d'une simple confusion.

— Comment, vous appelez ça une « simple » confusion, quand on me traite de saucisse.

— Mais non, chérie, mais non. Il ne s'agit pas de vous. C'est une confusion de conversation. Voyons, dites-moi une bonne parole, je vous supplie. Nous ne voulons pas nous séparer sur cette mauvaise impression. Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas Félicie... Vous ne répondez pas ?... Dites-moi...

— Vous n'êtes, Monsieur, qu'un malotru et je ne veux plus rien avoir à faire avec vous.

— Mais Félicie, vous me désolerez, je suis au désespoir. Je ne sais ce qui va arriver.

— Il arrivera ce qui voudra, mais il ne s'agit pas de Félicie. Je ne connais pas Félicie, moi !

— Alors, qui êtes-vous ?

— Moi, mais M. Bougon. Et vous ?

— Moi, eh ! ben, Fernand Soupier.

— Alors, je ne vous connais pas, il y a une erreur.

— Sans doute, qu'il y a une erreur. Voici la troisième fois. Oh ! après tout, rave pour le téléphone. Ça ne vaut rien pour l'amour. Je vais de ce pas télégraphier à Félicie. Elle doit être enragée.

— Eh ! M'sieur... M'sieur..., vous devez trois conversations. Ça fait tant.

— Voilà ! Ah ! on m'y reprendra plus de faire l'amour au fil.

J. M.

## LÉGENDE D'ANNIVIERS

La légende suivante se rapporte à l'Alpe de Barneza au-dessus du village d'Ayer.

Il pleuvait beaucoup et faisait froid. Le berger de cette montagne, venait de rentrer ses moutons.

Tandis qu'il s'acheminait vers le chalet, il rencontra en route une jeune et élégante demoiselle, qui s'était égarée dans la montagne. La voyageuse demanda au jeune pâtre des renseignements sur le chemin qu'elle aurait dû suivre. Comme la nuit venait, il l'invita à dormir au chalet. Depuis l'arrivée de l'inconnue, le chien du berger n'avait cessé d'aboyer. Elle dit, en s'adressant au berger : « Il est méchant votre chien. » Le jeune homme répondit que pour l'ordinaire il n'était pas méchant. Enfin, tout alla bien jusqu'à l'heure où les bergers se reposent.

Cette heure étant venue, il aida la demoiselle à monter dans son lit... Il découvrit alors à celle-ci des pieds de diable. Il poussa d'énormes cris d'épouvante, et s'enfuit, de toute la force de ses jambes, du côté du village d'Ayer.

Le lendemain matin, de retour à l'Alpe, le berger vit avec angoisse : le chalet et son chien brûlés. Il comprit alors qui était la demoiselle de la veille. Cette dernière était le diable... Il a épuisé toute sa malice pour ravir la fortune du jeune adolescent.